

**LA TRADITION GNOSTIQUE EN ANGLETERRE**  
**ETIENNE COUVERT**  
**LECTURE ET TRADITION, N° 373-374, MARS-AVRIL 2008, P. 6-31**

- 1/ La gnose des Humanistes. Erasme et Thomas More
- 2/ Le «cas» Shakespeare
- 3/ La gnose des Utopistes :
  - a/ Bacon et la « Nouvelle Atlantide »
  - b/ Milton et « Le Paradis perdu »
- 4/ Les sources anglaises de la maçonnerie
- 5/ La gnose des Romantiques : Blake, Byron, Shelley
- 6/ La gnose contemporaine : Aldous Huxley
- 7/ Bibliographie

La gnose est entrée tardivement en Angleterre. Elle y a été introduite par les Humanistes de la Renaissance au XVI<sup>e</sup> siècle seulement. Nous avons déjà exposé les grandes thèses de cet humanisme renaissant et leurs rapports avec la Gnose dans notre étude «Gnose et Humanisme» (Etienne Couvert, *La gnose contre la foi*, chap. II, Ed. de Chiré, 1989).

Il est bien nécessaire de rappeler les orientations majeures de cette gnose et son impact sur l'Angleterre.

Elle se caractérise par une **exaltation de l'homme**, une recherche passionnée de son épanouissement dans la multiplicité des **plaisirs** «qui assaisonnent la vie», selon Thomas More. Le refus absolu de toute ascèse, de toute privation et de tout sacrifice. On veut bien imiter Jésus dans ses vertus naturelles, mais on a rejeté tout un pan de l'Evangile qui demande un dépassement de soi. La religion des Humanistes se ramène à la sagesse antique, avec une notion toute païenne de la perfection et de la noblesse.

On connaît les imprécations d'Erasme contre les moines : «cette race d'hommes du plus bas étage, mal pétris de malice, aussi noirs, aussi infects, aussi abjects que le scarabée. Leur noirceur effraie, leur bourdonnement assourdit, leur odeur dégoûte».

Mais en Angleterre ce mépris de la vie religieuse se conjugue bien avec le respect des habitudes, des coutumes, des rites et des traditions dans la vie familiale et mondaine, avec un souci de la respectabilité dans les manières de se comporter. On conserve les cadres sociaux et religieux, mais l'intelligence est déjà faussée et rêve d'un monde où toutes ces barrières sociales et ces limitations seront volatilisées, un monde de plaisirs sans contraintes, celui de l'Utopie. Thomas More fut condamné au martyr par fidélité au caractère sacré du mariage, mais toute sa vie, il aura rêvé d'un monde où le mariage n'existerait plus.

Une attitude bien britannique est celle de **l'humour**, qui consiste à prendre les choses de la vie avec le sourire, une sorte d'ironie moqueuse qui, appliquée aux principes religieux, à la doctrine morale, devient corrosive. Elle fait perdre le goût de la vérité, la fermeté de la pensée, les exigences et les nécessités de l'ordre. Elle dissout l'énergie du caractère et laisse l'esprit désarmé devant les fauteurs d'hérésie et de révolte sociale ou religieuse.

A cette ironie s'ajoute une sympathie bienveillante pour les prêcheurs d'hérésies.

L'évêque Gardiner, un ami de Thomas More, écrit :

«Au moment où Robert Barnes fut accusé, je le connaissais bien et je n'étais pas considéré comme son ennemi et pourtant, Dieu merci, je n'ai jamais été bien disposé pour d'aussi étranges opinions que celles que lui et d'autres commencèrent bientôt à proclamer follement. Mais, comme il n'y avait pas alors de malice en eux et qu'ils avaient avec nous des entretiens où l'on trouvait quelque saveur de science, j'étais familier avec cette sorte de gens et j'étais alors attristé du sort de Barnes». Gardiner ajoute en marge : «Presque tous ceux qui sont devenus fameux (comme protestants) ont été de mes relations particulières. J'ai aimé ces hommes et j'ai toujours haï leurs méchantes opinions depuis le commencement».

Voilà ce que nous avons appelé «un état d'âme humaniste». Ces prêcheurs d'Hérésie sont bien sympathiques, mais pourquoi donc soutiennent-ils des opinions si étranges ? des opinions monstrueuses ? Ils sont savants, pleins de bonté ; ils ont une conversation si agréable ! Gardiner écrit à son ami Somerset : «J'ai été aussi bien disposé que quiconque envers le nom d'Erasme, mais je n'avais jamais étudié son livre jusqu'à présent et maintenant je suis d'accord avec ceux qui ont dit : Erasme a pondu les œufs et Luther les a couvés». Les méchants ont été merveilleusement encouragés par ce livre dans toutes les opinions monstrueuses qui se sont récemment manifestées.

L'amitié va peu à peu briser la résistance de Gardiner qui finira par agréer les opinions "monstrueuses et si étranges".

C'est ainsi que se font les Révolutions. Toute l'élite intellectuelle et religieuse en Angleterre avait progressivement assimilé les projets réformistes et elle était toute préparée à en assurer le succès bien avant le Schisme. Les historiens ont pris l'habitude de nous raconter la querelle d'Henri VIII avec Rome à propos de son divorce, présenté comme la cause du Schisme. Si cette querelle fut l'occasion qui a favorisé la rupture, **celle-ci était déjà dans les esprits auparavant et n'a pas trouvé une résistance énergique de la part du pays.**

On peut comparer le cas de l'Angleterre avec celui de la France à la même époque. C'est tout le pays qui s'est soulevé contre la Réforme, avec une énergie farouche, après avoir assassiné deux rois, incapables de rétablir l'ordre dans le royaume.

### 1/ LA GNOSE DES HUMANISTES

Cet "état d'esprit humaniste" se retrouve chez Thomas More, dont toute la formation a été faussée par l'idéologie réformiste, telle qu'on la retrouve dans son véritable testament : *L'Utopie*. Il se manifeste déjà dans son attitude à l'égard

des Protestants. De par sa fonction de Chancelier, il doit les poursuivre, mais il le fait avec beaucoup de ménagements et de douceur. Il favorise leur évasion, déclarant comprendre leur désir de trouver un gîte plus convenable. Il lui arrive même de recueillir chez lui, sous son toit, tel hérétique, comme Simon Grynoeus et de l'aider de sa bourse et de ses conseils pour le soustraire à la police royale.

La formation première de Thomas lui est venue de son admiration pour les humanistes italiens. En 1505, il publie une vie de Pic de la Mirandole. Il le présente comme son modèle et lui demande d'exprimer les propres mouvements de son esprit. Le monde est revêtu d'une nouvelle beauté à l'aube de la Renaissance. Dans son œuvre subséquente, dans *L'Utopie*, dans sa controverse avec Luther, dans son Dialogue du réconfort dans l'épreuve, on retrouve cette exaltation d'un monde qui a retrouvé son harmonie et d'une réduction finale du mal dans le bien, qui est la forme à peine modifiée du retour à l'Unité Primordiale chantée par tous les gnostiques.

Or, Pic de la Mirandole a introduit chez les Humanistes italiens les thèmes de la Kabbale juive et ceux-ci vont apparaître à sa suite dans la littérature (Etienne Couvert, *La Gnose contre la Foi*, p.52).

More a lu Pétrarque et retenu son mépris de la scolastique et son admiration pour Platon. Il a également lu Marsile Ficin de Padoue. C'est là qu'il a trouvé cette identification de la Sagesse chrétienne avec la Sagesse antique destinées à se rejoindre dans une manifestation unique de l'âme, étincelle divine, déjà religieuse par sa nature, en se référant à l'Épître aux Romains (ch. 1 à 8) et au Néoplatonisme.

More communité intensément à ces idées nouvelles. Il a été initié par ses amis Th. Linaere et surtout John Colet.

Ce dernier que More a choisi comme ami et conseiller, avait tout à fait l'étoffe d'un Luther. Il s'attacha au roi Henri VII Tudor qui le nomma doyen de Saint-Paul à Londres, à 36 ans. C'était aux yeux d'Erasmus, «une des grandes lumières du clergé». Il avait lu Platon et Plotin. Il avait visité tous les hauts lieux de l'Humanisme en Italie. Peu conformiste, convaincu qu'il fallait secouer la poussière de la vieille religion, il s'installa en 1496 à Oxford, où il expliqua les épîtres de saint Paul selon une exégèse intuitive qui provoqua de violentes controverses. Il critiquait violemment les moines. En 1521, il faillit se rallier à Luther, mais Erasmus l'en dissuada.

C'est lui qui entraîna More contre la scolastique. Faisant parler son héros auquel il s'identifiait : «Il ne laissa passer aucun de ces captieux chausse-trappes de la scolastique. Il n'y avait rien qu'il ne haïssait plus que cela. Ces subtilités, disait-il, n'ont d'autre but que d'humilier des personnes fort instruites mais ignorantes de ces bagatelles».

Les Humanistes avaient entrepris de multiplier les traductions de la Bible en langues vulgaires, avec des variantes et des interprétations nombreuses et divergentes. Auparavant l'Eglise ne reconnaissait que la *Vulgate* de saint Jérôme, comme son texte officiel.

Au siècle précédent, Wicléf et ses disciples avaient répandu dans le peuple des traductions qui remettaient en cause les traditions théologiques, provoquant de multiples discussions et polémiques. Un concile d'Oxford de 1402 défendit sous des peines très sévères, de répandre toute traduction qui n'aurait pas d'abord été approuvée par un synode diocésain ou par un concile provincial.

Tyndale publia à Worms en 1526 une traduction du Nouveau Testament en 6.000 exemplaires qui ont rapidement passé en Angleterre. Les notes de cette traduction étaient **violemment anti-romaines et véhiculaient la pensée de Luther**.

Erasmus avait publié à Londres son *Eloge de la Folie*. Un jeune professeur de l'Université de Louvain, Martin Van Dorp, dès 1514, écrivit à Erasmus une protestation indignée :

«Il y a du fiel dans les boutades de la Folie et ses sarcasmes jettent le discrédit sur la religion. Quant au Nouveau Testament, celui que nous avons suffit depuis quinze siècles. A quoi bon le changer ? Défions-nous de ces sources grecques empoisonnées sans doute par les orthodoxes... S'il est vrai que l'on peut améliorer le texte de la *Vulgate*, que restera-t-il de l'autorité de l'Écriture ? Entendu par là de l'autorité de tous les raisonnements qui s'appuient sur l'une ou l'autre proposition de l'Écriture. Or donc est-ce que tous ceux qui ont discuté sur le texte de la *Vulgate* sont dans l'erreur ? Les conciles Généraux et leurs définitions sont-ils menacés ? **C'est tout l'édifice doctrinal de l'Eglise qui est ébranlé par la base par ceux qui préconisent le retour aux textes natifs de l'Écriture**». Le reproche était grave.

Van Dorp avait bien compris que cette passion subite pour l'Écriture Sainte et cette vénération apparente pour le livre de la Bible cachaient une **volonté perverse de démolir la Tradition théologique et les dogmes de l'Eglise Romaine**.

Thomas More entreprit de voler au secours de son ami Erasmus. Il s'en prit sévèrement à la Constitution d'Oxford, désignée par lui comme l'instrument du malheur et un moyen d'oppression contre la liberté. Les évêques, dit-il, «craignent que des esprits insubordonnés retirent plus de mal de ces traductions». Cette crainte, More ne l'éprouve pas. Dans son Dialogue concernant Tyndale, il ajoute : «Quelle que soit la malice ou la folie de ceux qui font naître le mal d'une chose bonne et destinée au bien de tous, il ne faudrait jamais pour cette seule raison abolir ce qui peut être si profitable». More s'indigne de la pusillanimité de certains chefs religieux : «Car si l'abus d'une bonne chose doit être cause qu'elle soit abolie et enlevée à ceux qui pourraient en user, le Christ eut mieux fait de ne jamais naître ni d'apporter la foi dans le monde». **Qu'importe si les hérésies ont toujours éclaté à propos des textes sacrés interprétés par des esprits orgueilleux, trop confiants en leur propre savoir** : «Si les choses bonnes sont faites pour aller de l'avant, ne faut-il pas, de toute nécessité, qu'on ose les abandonner aux risques de l'aventure ?»

Voilà un texte qui sonne étrangement aux oreilles modernes accoutumées à entendre aujourd'hui les refrains de l'Eglise conciliaire : Aller de l'avant – Ne pas avoir peur – Accepter les risques du monde moderne – Savoir s'adapter aux nécessités d'aujourd'hui – Relever les défis – Oser s'engager dans des voies nouvelles, etc .

L'Humanité est en marche vers sa Déification. Il nous faut «prendre le train en marche», ne pas regarder en arrière ni compter les dégâts et si l'enseignement de Jésus-Christ ne s'inscrit pas dans ce processus, il sera rejeté. Telle est la religion des Humanistes et nommément celle de Thomas More, comme il vient de nous le dire. **Telle est aujourd'hui la religion de l'Eglise conciliaire qui accepte encore le culte de Jésus-Christ seulement au service du culte du Monde**.

Or, hélas ! pour eux tous, le Christ a affirmé : «Je ne suis pas venu pour sauver le monde» et «Mon royaume n'est pas de ce monde».

Dans ce même *Dialogue concerning Tyndale*, More continue de développer sa pensée sur la tradition vivante qui épouse avec souplesse les aspects concrets de la vie. Il présente avec facilité les questions de développement et de l'évolution des vérités révélées et des rites : «Dieu ne livre pas ses secrets d'un seul coup, écrit-il. Selon les âges, selon les temps, la vérité apparaît plus ou moins dévoilée par la Sagesse et la Bonté divine. S'il s'agit des rites à observer, cette même prudence providentielle permet aussi la variété, la mutation et le changement... Selon qu'il plaît à sa Majesté de voir que telle chose est connue ou forte dans son Eglise, Dieu tempère ses révélations et il les insinue dans les cœurs des fidèles pour les amener à s'accorder sur les mêmes points».

André Prévost, dans sa biographie de Thomas More, a rapproché ces textes du discours prononcé par Jean XXIII, le 11 octobre 1962 à l'ouverture du Concile Vatican II : «Autre est le dépôt de la Foi, c'est-à-dire les vérités que renferment nos vénérables dogmes, autre est le mode selon lequel ces vérités reçoivent la formulation qui permet d'exprimer le même sens et la même idée. C'est à ce mode d'expression qu'il faudra apporter une extrême attention et travailler avec persévérance». **C'est-à-dire s'acharner à modifier les textes de la Foi en prétendant conserver le même sens. CETTE PRÉTENTION EST UN MENSONGE ET UNE IMPOSTURE.**

André Prévost présente Thomas More comme un moderniste avant la lettre et un précurseur du Concile Vatican II. Il lui en fait gloire d'ailleurs...

## 2/ LE "CAS" SHAKESPEARE

En 1598, on arrêta à Angoulême un magicien nommé Beaumont. Il fut jugé à Paris et enfermé au château de Chinon. L'historien J.A. de Thou raconte dans ses "Mémoires", au livre VI, qu'il put assister, sans être vu, à un interrogatoire du magicien : «La magie dont il faisait profession était l'art de converser avec ces génies qui sont une portion de la divinité... Les sages qui s'appliquent à faire le bien, commandent aux génies, connaissent par leur commerce les secrets de la nature les plus cachés, ignorés du reste des hommes et dont personne n'a jamais écrit, apprennent aux hommes à connaître l'avenir, les moyens d'éviter les périls, de recouvrer ce qu'ils ont perdu, de passer en un moment d'un lieu dans un autre... Il ajouta qu'il conversait avec les esprits célestes, habitants de l'air, qui, bienfaisant de leur nature, ne sont capables que de faire du bien... Que le monde était rempli de sages qui faisaient profession de cette sublime philosophie, qu'il y en avait en Espagne, à Tolède, à Cordoue, à Grenade et en beaucoup d'autres lieux, qu'autrefois elle était célèbre en Allemagne, qu'en France et en Angleterre elle s'y conservait dans certaines **familles illustres**, qu'on n'admettait à la connaissance de ces mystères que **des gens choisis** de peur que par le commerce des profanes, l'intelligence de ces grands secrets ne passât à la canaille et à des gens indignes».

On peut rapprocher ce témoignage d'un compte-rendu d'une réunion secrète qui prépara le mouvement janséniste, quelque vingt ans plus tard et que nous avons publié (Etienne Couvert : *De la Gnose à l'Œcuménisme*, 2<sup>e</sup>éd., p. 64 et sv). On y retrouve les même expressions : les connaissances, l'ouvrage, les élus, les profanes. **Il s'agit très exactement de réseaux occultistes, c'est-à-dire gnostiques, qui fonctionnaient régulièrement dans toute l'Europe.**

En 1584, avait paru à Londres un ouvrage de Reginald Scot intitulé : *The Discovery of Witchcraft*. L'auteur énumère, page 451, les ouvrages qui étaient lus chez les magiciens : «Les enchanteurs ont encore de nos jours des livres portant les noms d'Adam, Abel, de Tobie, d'Enoch, lequel Enoch ils regardent comme le plus divin confrère en ces matières. Ils ont aussi des livres qu'ils disent faits par Abraham, Aaron, Salomon. Ils ont des livres de Zacharie, de Paul, d'Honorius, de Cyprien, de Jérôme, de Jérémie, d'Albert et de Thomas et aussi des Anges Rziel, Hazael et Raphael».

Retenons au passage **quelques ouvrages gnostiques** bien connus aujourd'hui : le livre d'Adam, manuel de base des Sabéens ou Mandéens que nous avons présenté avec précision (Etienne Couvert : *La Gnose en question*, p. 174 : notice sur les Sabéens), le livre d'Abraham, manuel de base des Zoroastriens (Etienne Couvert : *La Gnose universelle*, p. 64), le livre d'Enoch que l'on a retrouvé dans les grottes de Qumran, l'Evangile de Thomas, bien connu aujourd'hui et d'autres...

**Par où l'on voit que les réseaux occultistes ont conservé au cours des siècles les manuels des premiers gnostiques et sont restés fidèles à la gnose primitive, celle de Simon le Magicien.**

Revenons au témoignage de Beaumont. **En Angleterre, d'illustres familles ont conservé les traditions occultistes**, par exemple celle des comtes de Derby.

Abel Lefranc a démontré avec un luxe de preuves remarquables que **le nom de Shakespeare était le pseudonyme littéraire du comte William Stanley**, qui utilisa le patronyme d'un acteur de la troupe théâtrale qu'il subventionnait. Ce comte avait parcouru l'Europe à la recherche des réseaux de magiciens et d'occultistes dont il connaissait parfaitement les agissements et ses pièces de théâtre étaient destinées à en diffuser la mode en Angleterre.

**Le maître des magiciens, à Londres, s'appelait John Dee.** Il se prétendait astronome, c'est-à-dire astrologue et alchimiste. Il vécut de 1527 à 1608. Il fut le **conseiller intime de la reine Elisabeth** qui le tenait en haute estime et lui donna en 1595 le titre de "Wardenship" du collège de Manchester, cher à la famille des Derby.

On a retrouvé le carnet de rendez-vous de John Dee. Il contenait de nombreuses mentions du comte de Derby. Le père de William, Henri Stanley, avait déjà noué des relations intimes avec le célèbre magicien. Son fils, William, le rencontra régulièrement entre 1595 et 1597. Par exemple, le 13 septembre 1595, John Dee dîna à Russel House avec le comte de Derby et deux autres convives, dont un Allemand, Staltfeld. Le 20 janvier 1596, une rencontre eut lieu chez Dee, avec William Stanley, Lady Gérard, sir Richard Molynox et sa femme, Mr Haughten et d'autres.

**Une partie notable de l'aristocratie anglaise s'adonnait à l'occultisme et à la magie.** Outre la famille de Stanley, le comte d'Oxford, beau-père de William, Lord Sidney, sir Walter Raleigh, le comte d'Essex, de Leicester, lord Burgley, lord Pembroke, le marquis de Northampton. Le château de Russel House constituait comme une plaque tournante des

réseaux occultistes **en relation avec ceux du continent.**

A la mort d'Elisabeth, le roi Jacques 1<sup>er</sup> Stuart lui succéda. Au cours d'un voyage qu'il entreprit pour épouser une princesse danoise, il dut subir à l'aller et au retour plusieurs violentes tempêtes. Il se crut victime d'un ensorcellement et, à son arrivée à Londres, il renouvela et aggrava les lois contre les magiciens et les sorciers. Sans indulgence ni faiblesse, il les poursuivit énergiquement dès le début de son règne. Il fit brûler l'ouvrage de Reginald Scot dont nous avons parlé, mais il fut **stupéfait et indigné de devoir se heurter à la noblesse anglaise, toute gagnée à l'occultisme.** Il jugea nécessaire de se justifier, en écrivant un ouvrage de Démonologie (Daemonologia, in form of a dialogo divided into three books, written by the high and mighty Prince James by the grave of Good King of England, Scotland... London, 1603).

«**La terrible abondance à cette époque et dans ce pays de ces détestables esclaves du diable, les sorciers et les enchanteurs,** écrit-il dans sa préface, m'a décidé, bien aimé lecteur, à terminer à la hâte le traité que voici».

Le comte William Stanley Shakespeare entreprit de répondre au roi Jacques 1<sup>er</sup> et s'efforça de justifier les magiciens dans sa dernière pièce de théâtre : **La Tempête**, qui ne fut jamais représentée en public, au cours de son règne. Elle constitue son **Testament**. Le héros de cette pièce, Prospéro, fait servir la magie au triomphe du bien et de la justice, vise à légitimer l'emploi de cette magie et à en présenter l'apologie. Il proteste contre la haine dont elle est l'objet.

Voici un commentaire de cette œuvre par F. V. Hugo, qui résume bien toute la pensée de Shakespeare :

«Shakespeare ne rejeta pas la tradition de la Bible et de la Légende, il les arbora. Il ne contesta pas le monde invisible, il le réhabilita. Il ne nia pas la Puissance surnaturelle de l'homme, il la sanctifia. Jacques 1<sup>er</sup> avait dit : Anathème aux esprits ; Shakespeare dit : Gloire aux esprits. Shakespeare croyait profondément au mystère. Convaincu qu'il y a un monde intermédiaire entre l'homme et Dieu, Shakespeare était invité, par la logique même, à reconnaître l'existence de toutes les créatures dont le Panthéisme de la Renaissance remplissait le monde. Il y a place dans l'infini pour toutes les créatures de toutes les Théogonies !

«Shakespeare venge les fées des calomnies du fanatisme papal ou puritain. Il restitue à ces tutélaires créatures la place splendide que leur assignait dans l'ordre des êtres la vieille foi celtique. Sur le théâtre de Shakespeare, les fées si longtemps méconnues redeviennent les gardiennes charmantes de la Nature. "La Tempête" est le dénouement suprême rêvé par Shakespeare au drame sanglant de la Genèse. C'est l'expiation du crime primordial. Le pays où elle nous transporte est un terrain magique où l'arrêt de la damnation est cassé par la clémence et où la réconciliation définitive se fait par l'oubli fratricide. Et à la fin de la pièce, quand le poète attendri jette Antonio dans les bras de Prospéro, il a fait pardonner Caïn par Abel». Nous avons souligné au cours de ce texte toutes les formules les plus classiques de la gnose.

**Tout le théâtre de Shakespeare est imprégné d'occultisme et de magie** : données sur l'astrologie dans *Le Roi Lear*, sur les mouvements des astres, la musique des sphères, dans *Le Marchand de Venise*, sur le rôle prépondérant attribué au soleil, qui cadre bien avec les théories coperniciennes de l'époque, sur l'influence des comètes et des étoiles à l'égard de la destinée humaine, sur le rôle de la sorcellerie dans *Macbeth*, sur les mentions multiples des fées, démons, génies et spectres, présages et prédictions que l'on rencontre un peu partout dans *Le Songe*, *Le Roi Lear*, *Hamlet*, *Jules César*, *Roméo et Juliette*, etc...

«On peut dire en un sens que Shakespeare était païen, explique Chesterton, en ce qu'il n'est jamais si grand que lorsqu'il décrit les grands esprits enchaînés. Ses pièces les plus sérieuses sont un Enfer».

**Non, M. Chesterton ! William Stanley-Shakespeare n'était pas un païen, mais un satanique** et c'est pour cela que ses personnages évoluent dans un monde infernal. «Ce qui n'est pas un hasard, continue Chesterton, c'est que, dans Shakespeare, le nombre des fous soit si grand. On dit qu'il les mettait là pour éclaircir un peu le fond sombre de ses drames. Je pense plutôt que c'était pour l'assombrir encore». Evidemment, **quand on vit dans un Enfer, on finit par devenir fou et c'est un juste retour des choses...**

«Pour *Hamlet*, le Danemark est une prison, et pour Shakespeare, c'est le monde qui en est une», précise Chesterton. En effet tout le monologue d'*Hamlet* est un appel au suicide : Etre ou ne pas être, telle est la question !... **Que non pas. Nous n'avons pas choisi notre existence, nous l'avons reçue et si nous décidons de ne pas être, il ne nous reste plus que le suicide** : «Notre âme ne peut supporter les coups poignants de la fortune cruelle ou s'armer contre un déluge de douleurs et, en les combattant, y mettre un terme, poursuit Hamlet. Mourir, c'est dormir, rien de plus et par ce sommeil nous mettons fin aux souffrances du cœur et aux mille douleurs léguées par la nature à notre chair mortelle. Dormir... dormir, dormir !...»

Voilà le fond ultime de la pensée de William Stanley-Shakespeare !

Enfin, Paul Arnold a publié une **étude complète sur les formules et expressions gnostiques et ésotériques répandues un peu partout dans le théâtre de Shakespeare** . Nous y renvoyons dans notre bibliographie.

### 3/ LA GNOSE DES UTOPISTES

#### a) Bacon et la "Nouvelle Atlantide"

Le jeune Francis Bacon vint étudier à Paris, à l'âge de seize ans. Il suivit au Collège de France les enseignements de Ramus. En effet, vers 1540, Pierre de la Ramée, connu sous le nom de Ramus, avait soutenu à Poitiers une thèse contre l'omniprésence d'Aristote et avait été admis comme maître ès arts. En 1543, il publia sa thèse sous le titre "Aristotelæ animadversiones". Il fut poursuivi par les docteurs de Sorbonne. Il avait formé des disciples au Collège de Presle, mais en 1551, le cardinal de Lorraine lui obtint une chaire de philosophie au Collège de France. Sous prétexte de combattre la scolastique, Bacon a affirmé que toutes nos idées étaient fausses et qu'il fallait refaire l'entendement. **Il a ainsi miné la philosophie chrétienne.** Il a préparé un modèle d'Encyclopédie qui, sous l'apparence d'un répertoire scientifique, n'est qu'un instrument à façonner les esprits. Il a subordonné l'intelligence aux sens. Il a distingué deux âmes en l'homme, l'une divine, le pneuma des gnostiques, l'autre matérielle qui suffit aux besoins de la nature. **Il a ainsi donné naissance**

**aux écoles modernes du sensualisme, du matérialisme et du positivisme.** François Bacon, dans ses écrits, n'a fait que reproduire l'enseignement de Ramus.

Revenu en Angleterre, Bacon devint Gardien du Grand Sceau sous la reine Elisabeth, puis *Sollicitor Général* et *Attorney Général* ou Chancelier sous le roi Jacques 1<sup>er</sup> qui l'anoblit sous le nom de Lord Verulam Viscount St-Alban.

Son œuvre maîtresse, c'est "La Nouvelle Atlantide", conçue dans le prolongement de "L'Utopie" de Thomas More. Elle eut plusieurs éditions, en 1627 et 1638. Son préfacier, W. Rawley la présente ainsi :

«Sa Seigneurie pensait à composer dans cette fable un corps de lois destinées à donner la forme idéale du meilleur état, à être comme le meilleur mode d'une République (*Commonwealth*). Cette fable a été inventée afin de permettre à Bacon de tracer le modèle, la description d'un Collège Académique, institué pour l'interprétation de la Nature, pour la production de grandes et merveilleuses œuvres en vue de faire du bien aux hommes. La dite institution porte le nom de "Maison de Salomon" ou "Collège du travail des six jours". La fin que propose notre institution (Maison ou Temple de Salomon) est **la connaissance des causes, la notion secrète** des choses, l'élargissement des limites de l'empire humain, de façon à toucher à toutes les choses possibles.

Le gouverneur de l'île, assis dans sa chaire présidentielle commence ainsi son introduction :

«Nous autres, insulaires de Ben-Salem, nous avons ceci de particulier, grâce à notre situation solitaire, grâce au secret que nous imposons à nos "voyageurs", grâce à la rare admission "d'étrangers" (profanes) parmi nous, nous connaissons la plus grande partie du monde habité et nous restons nous-mêmes inconnus... Je vais vous révéler, pour l'amour de Dieu et des hommes, le véritable fondement de la Maison de Salomon. Je vous exposerai le but, les procédés, je vous décrirai les instruments dont nous nous servons. Je vous dirai les emplois assignés aux Fellow, les ordonnances et les rites que nous observons».

Comme pour son prédécesseur à la Chancellerie, Thomas More, Francis Bacon poursuit ses recherches en vue d'**institutionnaliser les réseaux occultistes**, déjà en œuvre comme nous l'avons vu. Un siècle plus tard ce sera la création enfin de la Société maçonnique, comme nous le verrons bientôt.

Mais voici un texte fondamental de la "Nouvelle Atlantide" qui va nous donner la clé de toute la subversion actuelle.

«Je fis la connaissance d'un marchand de la ville. Il s'appelait Joabin. C'était un juif circoncis. Dans Ben-Salem, qui les laisse libres de pratiquer leur religion, ce qu'ils font d'autant mieux qu'ils sont animés de toutes autres dispositions que ceux d'autres pays. Ces derniers **haïssent le nom du Christ et nourrissent un secret sentiment de vengeance contre les peuples chrétiens**. Les juifs de Ben-Salem, au contraire, reconnaissent au Sauveur plusieurs attributs. Ils aiment extrêmement la nation de Ben-Salem. Le Juif dont je vous parle voulait bien reconnaître que le Christ est né d'une vierge, qu'il était plus qu'un homme. Il racontait comment Dieu en avait fait le prince des Séraphim, gardien de son trône. Les Juifs de Ben-Salem appellent aussi le Christ, la "Voie Lactée" et "l'Elie du Messie". Ils lui donnent d'autres grands noms. Bien que ces qualifications en fassent un être inférieur à la Majesté divine, **elles diffèrent complètement** du langage des Juifs étrangers à Ben-Salem. Quant à cette île, Joabin ne tarissait pas d'éloges. Il aimait, conformément aux traditions des Juifs de l'île, à croire que le peuple de Ben-Salem était de la génération d'Abraham et descendait d'un autre de ses fils appelé Nachuram. Ils croient qu'en vertu d'une secrète kabbale ("by a secret cabala"), Moïse est le véritable auteur des lois en vigueur dans l'île. Ils croient que lorsque le Messie montera sur son trône à Jérusalem, le roi de Ben-Salem s'assiéra au pied du Messie de la Kabbala, tandis que les autres rois se tiendront à une grande distance».

**Les Juifs cabbalistes ont très bien compris qu'il n'était pas possible d'abattre le Christianisme en détruisant toutes les églises et en massacrant tous les chrétiens. Il fallait donc résorber le Christianisme dans le Judaïsme, préparer les chrétiens à vivre et penser judaïquement, leur présenter le Christ comme un Ange, envoyé par Dieu pour annoncer la venue du Vrai Messie d'Israël. En somme, les ramener à une exégèse judéo-chrétienne, celle que nous avons développée dans une étude précédente (Etienne Couvert : *La Vérité sur les Manuscrits de la Mer Morte*, 2<sup>e</sup> éd., p.82 et sv). et à la pratique des Judéo-chrétiens, considérés comme des "Craignants-Dieu", des prosélytes, des "Gerim".**

**C'est la raison d'être des Amitiés judéo-chrétiennes. C'est l'explication de toute l'attitude actuelle du Vatican à l'égard du Judaïsme. Les chrétiens doivent se préparer à reconnaître le futur Messie d'Israël, lorsqu'il apparaîtra bientôt à Jérusalem et à l'adorer. Mais nous savons qu'il s'agira de l'Antéchrist.**

## **b) Milton et "le paradis perdu"**

Milton était calviniste en 1640, mais, dès 1655, il s'était complètement libéré de tous systèmes religieux. Nous savons qu'il possédait l'hébreu et le yiddish, qu'il avait lu le Talmud et les rabbins du Moyen Age. Il les a cités longuement dans ses pamphlets, dès 1642 dans son "Apologie for Smectymnus".

Pour Milton, Dieu est le Tout. L'apparition des êtres séparés correspond à un détachement, à une **libération de Dieu**. C'est ce qu'il appelle le libre-arbitre, mais inscrit dans un système panthéiste et qui constitue le point central du "Paradis perdu" et de son traité de "Doctrines chrétiennes". Cette libération de Dieu ne peut s'accomplir que par un "retrait de Dieu sur lui-même". Thèse cabaliste bien connue. C'est Dieu lui-même qui nous le dit :

«L'abîme est sans limite, parce que je suis celui qui remplit l'infini et l'espace n'est pas vide. - Quoique je me retire, moi que rien ne limite - et n'exerce pas ma force qui est libre - d'agir ou de ne pas agir, la nécessité et le hasard - ne me touchent pas et ma volonté est ma destinée» (I un ist cum scribed myself, retire / And put flot fovth my goodness, wich is free / To act or not. *Paradis perdu*, VII, 170)

Dieu est l'infini immuable, inconnaissable et non manifesté. C'est l'En Sof, le "sans fin" du Zoar, c'est aussi "Ayn", le "Néant", qui nous est donc inconnaissable. Le fils de Dieu, c'est le fini, l'être exprimé et manifesté par l'émanation. Nous sommes toujours dans la logique de la Cabale. Toutes les âmes ne forment qu'une unité avec l'âme par excellence. Tous les êtres sont "On first matter all". Notre corps est fait de la substance divine ; la matière des êtres est d'origine divine. La

matière est "de Dieu et en Dieu", elle contient en elle toutes les possibilités de la vie et de l'intelligence. C'est d'elle que sortent tous les êtres, de sorte qu'il n'y a aucune différence entre les choses inanimées et les animaux, entre les animaux et les hommes, entre l'homme et les esprits, puisque tout est fait de la substance de Dieu. Tout sort de la matière. Cette doctrine est à la fois **panthéiste et matérialiste**.

Milton est un passionné, **violemment révolté contre la théologie, contre Dieu, contre tout ce qui est clergé et œuvre du clergé**, pour lesquels il manifeste un mépris insultant, une animosité personnelle et orgueilleuse qui anime tous ses pamphlets.

Puisque Dieu est tout, il est aussi le Mal. Satan le confirme : «Le fils de Dieu, je le suis aussi» («The son of Good I also am» (IV, 518). C'est Dieu qui élève à la Gloire les Bons et rejette loin de lui les méchants, qui sont une partie de lui-même. Par où l'on voit que le libre-arbitre prôné par Milton ne s'exerce pas à l'égard des biens de la nature, mais à l'égard de Dieu. Nous sommes par notre émanation, libérés de toute loi extérieure à nous-mêmes, puisque nous possédons en nous-mêmes la vérité. Il faut **abolir le Décalogue** : «La loi mosaïque, écrit-il, toute entière est abolie, nous sommes déliés de toute obligation au Décalogue, tout autant que le reste de la loi».

On obtient ainsi la justification de tous les instincts. Cette liberté de toute religion ("**La Liberté religieuse**") démontre **l'inanité des églises et des prêtres**. «Chaque croyant a le droit d'interpréter les Ecritures lui-même puisqu'il a l'esprit pour guide et l'Esprit du Christ est en lui». Il faut donc chasser les prêtres des Universités : «A dire vrai, il vaudrait bien mieux qu'il n'y eut pas un seul théologien dans les Universités et qu'il n'y eut plus de théologie d'Ecole venue des mêmes, ce cancer de la religion».

**D'où la Démocratie** : «Les libres assemblées du peuple sont de Dieu. Tous les rois doivent leur souveraineté au peuple seulement et sont responsables devant lui». Conséquence ultime du Panthéisme **puisque Dieu est Tout. Voilà la vraie logique de tous les systèmes démocratiques...**

"Le Paradis perdu" de Milton fut inscrit à l'Index par le pape Benoît XIV. Milton écrit encore une "Logique" d'après Ramus et une vie de ce philosophe. Attaque dirigée contre les Universités d'Oxford et de Cambridge. Mais il est intéressant de noter l'influence considérable de Ramus sur les écrivains anglais. Nous l'avons déjà vu à propos de Francis Bacon (Etienne Couvert, *La Gnose contre la Foi*, p. 89).

On peut résumer ainsi la pensée de Milton:

- 1°) La théorie de la création par retrait, empruntée au Zoar,
- 2°) La conception d'un demiurge, distinct du Dieu absolu, empruntée à toutes les GnoSES,
- 3°) Le libre-arbitre qui nous libère de la sujétion à Dieu,
- 4°) Le caractère divin de la matière qui est la nature du grand Tout et qui produit les formes de tous les êtres,
- 5°) L'idée qu'il n'y a donc pas de différence entre le corps et l'âme.

#### 4 / LES SOURCES ANGLAISES DE LA MAÇONNERIE

La Gnose, avons-nous dit, est apparue tardivement en Angleterre avec les Humanistes de la Renaissance. Ils ont reçu leur inspiration des écrivains italiens et français, Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Ramus et d'autres. Ils ont ainsi pris contact avec les réseaux occultistes du continent, comme nous l'avons vu.

Tous, ils ont rêvé d'un monde idéal, depuis l'île d'Utopie jusqu'à l'île de Ben-Salem et le Paradis retrouvé. Un monde idéal, dont **eux, les Humanistes, resteraient les maîtres, regroupés dans une Société académique et secrète qui leur donnerait le pouvoir universel dont ils rêvent**. Il leur a fallu deux siècles de projets élaborés avec peine avant d'arriver à la solution de la Franc-Maçonnerie.

Robert Fludd (1574-1637), médecin à Londres, devint célèbre en Angleterre, en prenant la défense des Rose-Croix. Dans ses ouvrages intitulés : *L'histoire du Macrocosme*, publié en 1617 et *Philosophie mosaïque*, publiée en 1638, puis à Londres en 1659, **il enseigne la doctrine de la Cabale**. Ses références sont Hermès Trismégiste, le plus souvent cité, Porphyre et Jamblique, Saint Augustin...

Fludd ne sait pas bien ce qu'est la Cabale. Il lui arrive de prendre le "Zoar" ou le "Bahia" pour des rabbins.

Mais **la doctrine, il l'a très bien assimilée**. Dans *Philosophie mosaïque*, il écrit : «Les rabbins les plus célèbres et les cabalistes les plus profonds démontrent que les natures opposées procèdent d'une seule cause éternelle, que Dieu est cette Unité pure et catholique qui inclut et comprend en soi toute multiplicité». Plus loin : «Dieu est tout entier dans tout. C'est lui qui agit et sans intermédiaires en chaque créature... Tout se fait d'une matière première qui est la substance de Dieu... Dieu a envoyé son souffle sur le "Néant" et le "Vide"; par "Néant" et par "Vide", on entend une ombre sans vie que même Moïse nommait "Terre vide"... L'Esprit de Dieu est dans le Soleil, parce que le Soleil est la conservation particulière de l'Esprit divin et la Substance divine dans son mode actif». Plus loin : «Que la Terre est la Mère de tous les corps et que les influences des étoiles sont comme les spermatozoïdes du ciel projetés dans la matière de la Terre».

On s'excuse de répéter inlassablement de telles élucubrations, reprises aux gnostiques des premiers siècles ; mais il faut rappeler ici le culte du Soleil divinisé, le culte de la Terre Mère, la matière divine de notre être... Les thèmes ressasés de toutes les GnoSES...

Un disciple de Fludd, Elias Ashmole (1617-1692) est admis pour la première fois, en 1646, comme "maçon accepté" et affilié, le 16 octobre 1648, à la petite loge de Warrington, dans le Lancaster. Première tentative de Maçonnerie.

Après la révocation de l'Edit de Nantes, les protestants français se réfugièrent surtout en Angleterre. Ils furent mal reçus par le roi Charles II Stuart, mais, dès la Révolution de 1688 et l'avènement de Guillaume d'Orange, ils vinrent en foules. Ils reçurent des pensions et des places dans le nouveau gouvernement et furent alors tout dévoués au nouveau régime. Ils formèrent un ensemble cohérent et solidaire. Ils se réunissaient régulièrement à la "Taverne de l'Arc-en-ciel" et y créèrent une agence internationale d'information. Dans leurs publications, ils exaltent l'Angleterre dans sa littérature, ses sciences, sa philosophie.

«Que si jamais, disait César de Missy dans un sermon, on nous a vu par troupes tristement assis auprès du fleuve d'une impure Babylone, cette Babylone fut la France, notre marâtre patrie et non l'Angleterre qui est pour nous une seconde patrie, digne de ce beau nom, une Judée. une Jérusalem. une Sion. Heureux rivage que la Tamise arrose !» Toujours le même rêve d'un royaume messianique. Londres est la Jérusalem provisoire dans l'attente du retour du Peuple élu dans la Terre Promise, libérée par l'Angleterre.

A partir de ce moment, de 1690 à 1710, les publicistes anglais inondent le continent de livres sociniens, arminiens, déistes, athées, matérialistes, blasphématoires, magiques, mystiques, druidiques, égyptiens et babyloniens. Tyndal écrit un «Christianisme aussi vieux que la Création», Toland un «Christianisme sans mystères». John Toland prétend rattacher le Christianisme à une religion plus essentielle et primitive. Il va jusqu'à présenter un rituel et compose des prières qui semblent imiter celles de la messe avec des invocations à la philosophie. Il prépare les rites de la future société maçonnique.

Puis, c'est en 1717, la création de la Franc-Maçonnerie, point d'aboutissement de tous les essais antérieurs. Elle va réunir en une société universelle, les réseaux gnostiques et occultistes répandus un peu partout en Europe. **A partir de ce moment, l'histoire de la subversion religieuse se confond avec celle des loges**, bien connue des historiens. Nous arrêtons là notre exposé.

## 5/ LA GNOSE DES ROMANTIQUES

Nous avons montré, dans une étude précédente (Etienne Couvert, *La Gnose contre la foi*, chap. IV) que **le mouvement romantique au XIX<sup>e</sup> siècle fut une formidable explosion de la Gnose dans toute l'Europe**. L'Angleterre a connu, elle aussi, une telle **littérature satanique et blasphématoire**. Ce ne sont que poings levés et tendus vers le ciel, vociférations impies, outrances verbales, imprécations forcenées, railleries atroces et furibondes...

Commençons par **William Blake** (1757-1827). Dès 1793, dans son *Mariage du ciel et de l'enfer*, il rétablit l'instinct de la chair, comme l'expression de l'énergie vitale. Il voit dans le prétendu péché originel, la valeur fondamentale de la vie. Il affirme : «L'homme n'a pas un corps distinct de son âme, l'énergie émane du corps et n'a pour bornes que nos tabous chrétiens, que nous décorons du nom de raison». La chasteté est un crime contre la nature.

Dans son poème intitulé "Jérusalem" :

«Lorsque Satan banda pour la première fois son arc  
Il délivra les hommes du mythe du péché originel  
Inventé par d'hypocrites moralisateurs, par les faibles  
Cherchant à asservir les forts par la ruse »

C'est toute la philosophie de Nietzsche.

Dans son poème : "L'Evangile éternel", il écrit :

«Tu es Homme, Dieu n'est pas plus  
Apprends à adorer ta propre humanité ».

Blake fait souvent référence à Swedenborg. Pour lui, les démons sont une catégorie d'anges qui président à l'énergie et à l'imagination. Jésus-Christ est sa bête noire :

«La vision du Christ que tu vois réellement  
Est le plus grand ennemi de ma vision ».

Il continue de **dénoncer les prêtres comme les ennemis de tous les hommes**. La création est une ombre, une illusion, une plaisanterie du Tout Puissant.

**Lord Byron** (1788-1824) a composé une geste sataniste. Satan est un héros d'épopée digne d'admiration et un état d'âme à imiter. Avec *Manfred* (1817), *Don Juan* (1818) et *Caïn* (1818), Byron a exercé une influence considérable sur tout le mouvement romantique.

Manfred est le désespéré qui se complaît dans sa propre malédiction. Il défie Dieu, il défie l'Enfer, il est son propre bourreau. Il ne se relâche pas même à l'instant suprême : «Ce n'est pas à un être tel que Toi que je vendrai mon âme. Arrive ! Je mourrai seul, comme j'ai vécu. Je vous défie tous. Je ne partirai pas d'ici tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris».

Dans *Caïn*, Lucifer est le personnage central du poème. Il se dresse contre Dieu : «Dieu a vaincu, qu'il règne ! Nous sommes des âmes qui osent regarder le Tout Puissant face à face dans son éternité et lui dire que **le Mal, son ouvrage**. n'est pas un Bien» et plus loin : «Je n'ai rien, je ne veux rien avoir de commun avec lui ».

Caïn était un personnage sceptique et désillusionné, souffrant de l'étrange disparité entre ses aspirations et sa condition humiliante, toujours dressé contre **le Créateur, responsable de l'injustice qui règne dans le monde**.

«Le serpent disait vrai. Il était l'arbre de la Connaissance Il était l'Arbre de la Vie. La connaissance est bonne La vie également. Où est donc alors le Mal ?» («The snake spoke truth, it was the free of Knowledge / It was the tree of life ; Knowledge is good, / An life is good, and can both be evil ?»)

Et pour mettre ses actes en conformité avec ses paroles et ses pensées, Byron s'est fait, en Italie, le complice des révolutionnaires. Il s'est affilié aux **Carbonari**, chez qui il tint des grades importants. Il a soutenu ses affidés dans leurs tentatives de révolte : «Nous allons nous battre quelque peu le mois prochain, écrit-il. Si les Huns (c'est-à-dire les Autrichiens) ne repassent le Pô et même s'ils le repassent. Je ne peux rien dire de plus...» Une autre fois il triomphe : «Nous sommes ici à la veille d'un beau tapage. Ils ont couvert les murs de la ville, cette nuit, avec des inscriptions de ce genre : Vive la République ! Mort au Pape !... La police a passé tout l'après-midi à la recherche des coupables, mais n'a pu mettre la main encore sur eux. Ils ont du travailler la nuit entière, car les "Vive la République" et les "Mort au Pape et aux prêtres" sont innombrables et placardés sur tous les palais...»

Tout ceci se passait à Ravenne, mais ce qu'il ne savait pas, c'est que la police autrichienne le surveillait journellement

et suivait pas à pas ses gestes. A son arrivée à Pise, on note : «Le célèbre poète , lord Byron, qui, s'il n'avait pas la réputation d'être un fou, mériterait que toute la police d'Europe fût à ses trousses a loué le palais...». A, propos d'un ouvrage sur Dante : «L'ouvrage n'est certainement pas conçu dans un esprit favorable à notre gouvernement ni à aucun gouvernement italien. Il semble destiné à éveiller les sentiments hostiles de la population qui ne le sont déjà que trop. Byron fait de Dante son porte-parole et le prophète des libertés démocratiques (Etienne Couvert, «*La vérité sur Dante. Dante et la Gnose*», dans *Lecture et Tradition*, n°358, décembre 2006), comme si ces libertés devaient être le salut de l'Italie ».

L'influence de Lord Byron sur le romantisme français a été considérable. Toute une geste satanique française est tirée des poètes anglais : Eloa, de Vigny , d'abord intitulé "*Satan*", la *Chute d'un ange* de Lamartine, la *Fin de Satan* de Victor Hugo.

«A toi Byron, chantre d'enfer et de néant» s'écrie Jules Vavre. «Son génie vouait à l'enfer son luth divin» dit Vigny. Lamartine , dans sa *Méditation à l'Homme*, dédiée à Byron, écrit :

«Toi, dont le monde ignore encore le vrai nom  
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,  
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,  
J'aime de tes concerts, la sauvage harmonie.  
Les cris du désespoir sont les plus doux concerts.  
Le mal est ton autel et l'homme est la victime.  
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme ;  
Et ton âme y plongeant loin du jour et de Dieu,  
A dit à l'espérance un éternel adieu !»

Byron avait rencontré son ami Shelley, au cours d'un voyage en Suisse. Ils avaient commencé des entretiens où ils communiaient dans les mêmes sentiments. Shelley enseignait une gnose panthéiste, sorte d'extase divine, de folle ivresse au contact de l'immense univers, dans lequel il ne pouvait plus distinguer la cause de l'effet ni comprendre si Dieu était dans la nature ou si la nature n'était pas Dieu en personne.

Shelley (1792-1822) avait été étudiant à Oxford, mais après avoir écrit un ouvrage intitulé *Nécessité de l'athéisme*, il en fut renvoyé, en 1812, à vingt ans à peine. Il mourut dix ans après au cours d'un naufrage.

Le romancier Paul Bourget, dans sa jeunesse, avait été fort attiré par l'Angleterre et sa littérature. Il y avait fait de longs séjours. Mais, plus tard, après mûre réflexion, il comprit tout ce que cette littérature avait de spécieux et de pervers.

Voici comment il résume les poèmes de Shelley : «A la première page des vers de Shelley, on pourrait écrire cette phrase si souvent citée du subtil Amiel : Un paysage est un état d'âme. La magie suprême de cette imagination, c'est qu'en effet tous les objets se spiritualisent pour elle et s'humanisent, mais cette spiritualité n'est le résultat ni d'un symbolisme, ni d'une comparaison. Shelley considère qu'il y a entre notre âme et la nature, non pas une analogie, mais une identité. Une **pensée diffuse** s'agit dans la moindre parcelle de cet immense univers et cette pensée n'est pas différente de notre pensée. Une sensibilité obscure frémit dans ce que nous appelons les choses et cette sensibilité ne dit de la nature que par le degré. Lorsque nous comparons une émotion de notre cœur à un aspect du monde visible, nous ne faisons que reconnaître **l'unité secrète** qui relie les unes aux autres les diverses **manifestations de la vie universelle**.

«Après une lecture prolongée de cette poésie, un déplacement singulier se produit dans la pensée. On cesse d'apercevoir les hommes et les choses dans leur caractère individuel ; c'est une âme unique qui se révèle, dont tous les êtres et toutes les choses traduisent l'éternelle aspiration. C'est un vaste **cœur de l'univers** qui se manifeste en proie à un infini désir qu'il ne parviendra jamais à satisfaire. C'est ce douloureux, cet **immense esprit** qui est la réalité suprême et nous ne sommes, nous, que les **ombres** d'un songe dans cette vie où **tout n'est qu'apparence**» («where nothing is, but all things seem - and we the shadows of the dream»).

Nous avons souligné, au cours de ce texte, toutes les expressions les plus classiques de la gnose panthéiste.

## 6/ LA GNOSE CONTEMPORAINE

A partir du XX<sup>e</sup> siècle, les écrivains gnostiques sont légion en Angleterre. Il nous semble fastidieux d'énumérer des livres et d'exposer des doctrines déjà bien connues de nos lecteurs.

Voici, par exemple le cas d'**Aldous Huxley**. Son œuvre s'étale sur la première partie du siècle. *Contrepoint* en 1928, *L'ange et la fête* en 1929. Mais dès 1930, Huxley subit sa crise de mysticisme, comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire qu'il **passa à l'Occultisme et à la Gnose**. Il lit le pseudo-Denys, Joachim de Flore, <sup>Me</sup> Eckart et toute la kyrielle des auteurs de la secte. On a, en 1936, *La paix des profondeurs*, *L'Eternité retrouvée* et, enfin, son chef-d'oeuvre *La Philosophie éternelle* (The Perennial philosophy) en 1946.

Huxley se tourne vers l'Asie, se passionne pour les philosophies orientales et est tout étonné d'y retrouver les thèmes habituels de toute Gnose : amour des hommes, non violence, oubli de son «moi», recherche de l'anéantissement de la personne dans le «Toi» absolu, le «Tuam» des Védas, l'océan sans rives du divin.

«Tu» est identique à «cela» et le «cela», selon la formule sanscrite «Tat twam asi», identique au «Toi» est identique à l'Absolu, le fondement éternel, l'Atman de l'Hindouisme.

Le «Logos éternel», c'est le fondement absolu, l'abîme qui absorbe, engloutit mon misérabilisme. Ce divin, dans lequel l'homme doit se perdre, Huxley l'appelle «the Ground».

La création n'est pas un acte libre et gratuit de Dieu, c'est une «chute de l'Unité dans ta Dualité» : le récit de la Genèse, pour être adéquat à notre expérience doit être modifié. En premier lieu, il faudrait rendre manifeste que la Création, c'est-à-dire le passage incompréhensible de l'Un non manifesté à la multiplicité manifestée (en langage clair, de Dieu au Monde) n'est pas seulement le prélude et la condition nécessaire de la chute («to some extent it is the fall»), en un sens, c'est **la Chute** ! La création est donc **le péché originel de Dieu**. Il n'y a de salut pour l'homme que dans l'évasion hors du temporel, la rentrée de la multiplicité au sein de l'Unité. Ce que les gnostiques de tous les temps ont appelé le retour à

l'unité primordiale. Nous sommes donc dans un domaine bien connu déjà. Huxley s'est contenté d'en renouveler les formules par un emprunt aux expressions orientales.

Nous avons trouvé chez un autre philosophe anglais, Witehaed, une définition de la **Trinité gnostique** tout à fait originale et subtile. Le Père, pour les gnostiques, c'est **la source de l'être** sans existence positive, c'est donc LA NATURE PRIMORDIALE, monde des essences et des désirs impuissants.

Le Fils, c'est le Démiurge, incarné dans le monde, c'est LA NATURE CONSÉQUENTE. L'Esprit correspond à LA NATURE SUBJECTIVE de Dieu qui modifie la créativité divine en l'enrichissant.

Mais tout cela n'est que pur paradoxe, car le Dieu créateur est en même temps une créature infinie dans sa virtualité, mais furie dans sa perfection. Or cette activité est surabondante, en perpétuelle mobilité, elle est l'actualisation du flux universel. Nous sommes toujours en **plein panthéisme**.

Nous arrêtons là notre étude. Nous savons, en effet, que nos lecteurs qui ont bien pénétré l'essence de la Gnose, sont capables par eux-mêmes d'en déceler les manifestations chez tous les écrivains anglo-saxons qui, aujourd'hui inondent le monde de leurs productions sataniques, depuis *Da Vinci Code* **jusqu'aux séries d'Harry Potter et au monde de Narnia... où pullulent les sorciers, les magiciens et les démons...**

**Etienne COUVERT**

### NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Il n'existe pas d'ouvrage d'ensemble sur le sujet. Nous avons dû nous contenter de monographies. Signalons cependant un excellent article de Marcel Signac : «La revanche d'Erasmus», paru dans *Les Ecrits de Paris* d'octobre 1969.

Pierre Janelle : *L'Angleterre catholique à la veille du Schisme* (Beauchesne, 1935).

Sur les Humanistes

- G.K.Chesterton : *Chaucer*, traduit de, l'anglais par Roland Bourdariat (N.R.F.Gallimard, 1957).
- André Prevost : *Thomas More et la crise de la pensée européenne* (Mame, 1969). Ouvrage essentiel. L'auteur montre bien que **Thomas More fut un moderniste avant la lettre et un précurseur du Concile Vatican II et rapproche sa pensée de celle de Teilhard de Chardin**.
- Emile Dennenghem : *Thomas Morus et les Utopistes de la Renaissance* (Plon, 1927).
- André Merlaud : *Thomas More* (Ed. SOS, 1973).

Sur Shakespeare

- Abel Lefranc : *Sous le masque de William Shakespeare* (2 volumes) (Payot, 1919). Ouvrage remarquable. L'auteur étudie avec minutie les réseaux occultistes de cette époque.
- Jacques Boulenger : *L'Affaire Shakespeare* (Champion, 1919).
- Paul Arnold : *Clef pour Shakespeare. Esotérisme de l'œuvre shakespearienne* (Vrin, 1977).

Sur les Utopistes

- J. Vialatoux : *La cité de Hobbes, théorie de l'Etat totalitaire. Essai sur la conception naturaliste de la Civilisation* (Le-coffre-Gabalda, 1933), contient une longue étude sur Francis Bacon.
- L. Hacault : *La Nouvelle Atlantide. Francis Bacon, kabbaliste, Rose Croix* (Revue Internationale des Sociétés Secrètes, mai 1912).
- Denis Saurat : *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre* (Rieder, 1928).
- A. Geffroy : *Etude sur les pamphlets politiques et religieux de Milton* (Desobry, 1848).

Sur les sources de la Maçonnerie

- Bernard Faÿ : *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Ed. de Cluny, 1942).
- Max Doumic : *Le Secret de la Franc-Maçonnerie* (Librairie Académique Perrin, 1926) s'intéresse surtout à son développement en Angleterre.

Sur les romantiques

- Claudius Grillet : *Le diable dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle* (Ed. Vitte, 1935).
- G.K. Chesterton : *William Blake* (Nouvelle Edition Oswald, 1982). Traduit de l'anglais par Francis Bourcier.
- Gilbert Martineau : *Lord Byron. La malédiction du Génie* (Tallandier, 1984).
- Roger Boutet de Monvel : *La vie de Lord Byron* (Plon, 1924).
- Paul Bourget : *Etudes anglaises* (Plon, 1906).

Sur les contemporains

- Charles Moeller : *Littérature du XX<sup>e</sup> siècle et Christianisme. I : Le silence de Dieu* (Casterman, 1947). Le chapitre sur Aldous Huxley.
- Maurice Nedoncelle : *La Philosophie religieuse en Grande-Bretagne de 1850 à nos jours* (Bloud et Gay, 1934).